

faire les honneurs de son concert aux illustres, sans crainte d'être écrasé.

Et voilà encore du surprenant; il n'y avait pour réchauffer l'auditoire et le tenir en éveil ni l'excellent orchestre du théâtre, dont l'intervention avait été justement appréciée au premier concert, ni l'attrait d'une belle ouverture, ni celui de deux voix sympathiques. Le piano seul pendant deux heures et demie, sans arriver à la fatigue, sans que les oreilles soient blasées, sans que le charme soit rompu. Il faut être Rubinstein ou Litz pour arriver à ce résultat. — D'où vient-il? De la puissance du vrai, on entend de la vraie musique au lieu d'assister à une exhibition de tours de force vides de sentiment. C'est pourtant un tour de force que cette souplesse de talent, que cette netteté, cette précision qui ne se démentent jamais; que cet art et ce *mens divinius* qui font apercevoir toutes les notes dans leurs successions les plus rapides, dans leurs nuances les plus opposées.

On croirait par moment être en face d'un orgue; c'est une sonorité gigantesque et pourtant, au milieu de ce tonnerre, on distingue tous les dessins, toutes les réponses, tous les traits dont les intentions et le dialogue deviennent aussi clairs que d'innocentes causeries d'une sonate enfantine; puis viennent des accents semblant émaner d'un instrument de toute autre nature; là, un *cantabile* large et soutenu, un chanteur des grandes écoles d'autrefois, là des murmures étranges dont on ne reconnaît pas les provenances, comme la ravissante *barcarolle* de la fin. Est-ce bien un piano? Est-ce un rêve, une vision, un effet d'acoustique obtenu par des instruments cachés? Non, c'est seulement un piano d'Erard et un magicien, M. Rubinstein.

Qu'il faut peu de chose au génie pour être toujours